

Des liens d'esprit : nouages, délivrances (2012-2013)

Délivré à l'ENS, en partenariat avec le CIPH et l'EHESS, le séminaire a proposé une exploration du célèbre problème de la *catharsis*, depuis ses sources grecques (les présocratiques, les tragiques, Platon, Aristote, Plotin), et gréco-romaines (rhétoriques de Cicéron, Quintilien, du pseudo-Longin).

On a porté l'attention sur son déploiement à l'âge classique, spécialement sur les questions canoniques de la moralité du théâtre (Shakespeare, Corneille et Racine), de l'« enthousiasme » et des traditions carnavalesques (Rabelais, Hume). Au XVIII^e siècle, ces questions se posent encore : ainsi, chez Rousseau, de manière provocante (*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758), dans un contexte de débats très vifs sur l'idolâtrie et la pureté des cultes (essais de Hume, de Voltaire, de C. de Brosses).

Mais alors (c'est l'origine du romantisme), l'esthétique porte de plus en plus l'accent sur les puissances du *sublime* (Hume, Burke, Kant, Schiller, renouveau shakespearien). Ainsi, chez David Hume (*Traité*, 1739-1740 ; *On Delicacy*, 1741 ; *On Tragedy*, 1757), la catharsis joue un rôle central dans sa fameuse théorie de la sympathie et des passions. En effet, elle agit comme un opérateur de transformation (au sens de Lévi-Strauss) : si les hommes viennent jouir au théâtre, si intensément, du spectacle du malheur, ce n'est pas qu'ils soient pervers ou corrompus. C'est que l'éloquence et le rite dramatique leur permettent d'éprouver ce malheur *par sympathie*, tout en s'en dissociant, et de substituer à l'agitation passionnelle une nouvelle *délicatesse*, réflexion suscitée par la distance esthétique.

Enfin, le jeune Nietzsche refond la question dans *L'origine de la tragédie* (1871-1872) : le dionysiaque, comme mise en sympathie profonde et « abolition du principe d'individuation », forme un milieu magique de conversion qui permet à la fois une participation empathique au malheur, et sa transfiguration rituelle dans l'*amor fati*. Celui-ci implique déjà les grands thèmes nietzschéens ultérieurs : l'idée de l'*éternel retour* et son expression la plus haute dans l'*aïōn* (temps divin, instant fulgurant, irruption des chaînages spirituels dans la durée humaine), comme celle d'un *au-delà de l'homme*, situé au-delà du retour éternel des ressentiments.

Déjà présente chez les premiers philosophes (Héraclite, Empédocle), les notions originaires de *catharsis* et de *katharma* sont devenues presque intraduisibles pour nous. En tout cas, elles ne renvoient sûrement pas aux vocables courants de « purification » et/ou de « purgation », marqués l'une et l'autre d'un dualisme lourd, qui oscille entre la tentation puritaine et son contre-apposé organique. Surtout, ces interprétations teintées de christianisme laissent entendre qu'il faut à tout prix *expulser* un mal interne. A partir de ce point, on ne peut l'appréhender qu'en termes de violence sacrificielle (ainsi, très logiquement et... très lourdement, chez René Girard, dans sa célèbre théorie du *bouc émissaire*, reprise et détournée d'après Frazer).

On devrait plutôt les faire entendre par le terme de « délivrance », y compris au sens maïeutique. En effet, le mal est beaucoup moins à expulser qu'à convertir. Tout l'enjeu de la *catharsis* tient à ce *frayage* du mal, et aux moyens de conversion (d'inflexion, de transvaluation, de mise en récit) qu'elle soulève. Il s'agit dans la *catharsis*, de *dénouer* le sort, de *déliar* des nœuds magiques, des fatalités, des « sortilèges » qui se nouent *en esprit* ou *entre esprits*. C'est pourquoi, pour en préciser le sens, on a largement puisé dans la réflexion ethnologique et clinique, spécialement dans l'herméneutique de l'animisme.

On a montré comment, chez Freud, c'est le ressort cathartique (médité depuis Jacob Bernays, traducteur de la *Poétique*) qui oppose l'acte psychanalytique au simple hypnotisme de suggestion, c'est lui qui permet la guérison par psychodrame, comme l'amour de transfert.

Dans le corpus ethnologique, on a repris les notions de *tabou* et de *souillure* (Frazer, Hertz, Mary Douglas), et analysé l'opération cathartique dans les actes de chamanisme (Lévi-Strauss : *L'efficacité symbolique*, 1950), et les rites de possession (De Martino : *La terra del rimorso*, 1961).

En ce sens, les intuitions d'Antonin Artaud (*Le théâtre et son double*, 1938) et plus encore, l'œuvre d'Ernesto De Martino ont servi de guide majeur : l'analyse du tarentulisme renvoie explicitement aux anciens mondes dionysiaques, surtout elle montre comment la danse des possédés constitue une véritable chasse à l'âme, où il s'agit d'incorporer le mal, pour en triompher. En ce sens, la *catharsis* constitue bien un geste fondateur dans « le drame historique du monde magique » (*Il mondo magico*, 1948) : la lutte spirituelle, la convocation de doubles (anges, saints, démons, héros) permet de maintenir la présence menacée, face aux risques d'oubli, de déchéance et de destruction.